JACQUES BREL NAVIGATEUR SOLITAIRE AU CANARIES

Quand le pont du bateau redevient une scène sur laquelle on a si souvent navigué...

RÉSUMÉ

Le chanteur Antoine a quitté la scène et mis les voiles en octobre dernier, à bord d'une élégante et solide goélette baptisée « Om ». Destination ? Le bout du monde... Départ de Marseille, escale en Espagne chez le divin Salvador Dali, derniers pas en Europe sur le rocher de Gibraltar et... cap sur l'Afrique. La Méditerranée sereine semble avoir été pleine de compréhension à l'égard de notre navigateur en herbe, lui permettant d'atteindre sans dommage l'extrémité de la péninsule ibérique. Mais l'aventure est maintenant engagée et l'on peut se demander si l'Atlantique se montrera sous un jour aussi calme. Antoine ne laisse en tout cas transparaître aucune crainte et c'est même en poussant un « ouf » de soulagement qu'il a laissé loin derrière lui notre continent. Insouciance totale ou innocence du profane ? La passion peut-être... tout simplement !

L'année 1975 est commencée depuis quelques jours, et je suis en mer. Pour être plus précis, à 60 milles au large des côtes de Mauritanie, au sud du Banc d'Arguin, de triste mémoire : C'est là que s'est déroulé le naufrage de la « Méduse » qui inspira le tableau de Géricault. Le 2 juillet 1816, la « Méduse » s'échoua à cent milles de la côte d'Afrique et lorsqu'il n'y eut plus une chance de sauver le navire, on l'abandonna, d'aucuns dans les chaloupes et embarcations, les autres (149) sur un radeau construit à l'aide de diverses pièces de bois du navire. Bien vite, les embarcations abandonnèrent le radeau, et ce ne furent plus, pendant deux semaines, que luttes, assassinats, massacres et carnages. Lorsque, le 17, par un temps redevenu radieux, le brick « L'Argus » les découvrit, ils n'étaient plus que quinze et l'on trouva çà et là des lambeaux de chair humaine, témoins des actes de cannibalisme auxquels ils en étaient arrivés. A part un vol de poissons volants, aucun poisson n'était venu subvenir à leurs besoins, sur ce banc d'Arguin qui a toujours été une zone extrêmement poissonneuse, au point que des chalutiers y viennent des Canaries, d'Europe, d'Algérie, et même du Japon.

Ça, des bateaux de pêche, il y en a ! Certaines nuits, j'en compte jusqu'à trente autour de moi, lucioles bourdonnantes, suivies du vol de milliers d'oiseaux. Autant d'objet à tenir à l'œil ! Il ne ferait pas bon télescoper un bateau de pêche (moins grave cependant que de se faire éventrer par un tanker, pétrolier géant quasiment aveugle, en tout cas incapable de modifier sa direction lorsqu'il vous a aperçu, et fonçant au plus court autour de l'Afrique, pour apporter en Europe les marées noires et les pleins de vos voitures). Un matin, au large des côtes marocaines, une brise légère me pousse lentement, me fait dépasser deux chalutiers pêchant en couple : Un long filet va de l'un à l'autre, et ratisse tous les poissons se trouvant entre leurs chemins parallèles. Et voilà que le vent m'abandonne, mais alors complètement, juste sur la trajectoire des deux bateaux ! Rien à faire, l'énormité de leur filet les empêche de manœuvrer, l'un arrive sur bâbord, l'autre sur tribord. Quel gros poisson vert (un peu coriace) ils vont prendre dans leur filet ! Une seule solution, le moteur, en priant Dieu qu'il démarre. Le bon petit engin me dispensa finalement d'être transformé en friture !

En général, les bateaux passent assez loin. Certains, le jour, se détournent pour voir cette goélette qui s'avance vers le Sud. Leur masse impressionnante me donne toujours des sueurs froides ! Mais la nuit : veiller, guetter, guetter, veiller ! Voyons voir, celui-là, il va... vers la gauche... non, vers la droite. Il s'éloigne... non, il se rapproche ! Je me prépare à débrancher la barre automatique, à faire je ne sais quelle manœuvre, et puis voilà qu'il est passé, adieu, adieu, sans regret, au suivant. Lorsque l'horizon se calme un peu, je m'allonge un instant, dans ma couchette, ou dehors, dans le cockpit, près de la barre. Et lorsque je me réveille, une demi-heure après, ayant fait confiance au radar des autres et aux probabilités, un autre bateau se trouve tout près de moi. Brrr !

Loin des " olympes de boulevard ", on cause parfois métier. Mais la voile est aussi une passion commune et l'on évoque alors les début à la barre, avant la " traversée ".

Café maure et thé à la menthe

Gibraltar, c'était sans difficulté : Au moins, on sait que là les gros bateaux regardent où ils vont, c'est fermement établi... Et bientôt, dans la brume de chaleur, ces taches blanches sur fond sombre, c'est Tanger. Tanger, est un ancien port franc où flotte un certain parfum de romans d'espionnage, c'est la porte de l'Afrique et l'entrée au Maroc, où je passerai un mois, sans avoir le temps de souffler, tant j'y serai bien accueilli.

Accueilli par la police, tout d'abord, qui réquisitionne l'arme que j'ai à bord : Une carabine 22 long rifle, qu'ils emportent, étiquettent, rangent. Dieu sait où (il me faudra deux jours pour la récupérer lorsque je quitterai Tanger). Accueilli ensuite, par le « Yacht Club » local qui, averti de ma venue par France et Christian Guillain, a déjà prévu pour le samedi suivant une soirée, où tout le monde attend que je chante. Je ne voulais rester ici que deux jours, mais cette occasion de gagner quelques sous pour la caisse du bord (qui est en baisse) est, après tout, la bienvenue. Une semaine à Tanger, que je consacre à peindre le pont de mon bateau en incorporant du sable dans la peinture : plus de glissades malencontreuses sur la laque mouillée. Partois, je quitte le boulot pour parcourir la « Medina » en compagnie de Christian Guillain. Né à Sidi Slimane, il a l'atmosphère du pays dans le sang, et n'a pas son pareil pour marchander les tapis, les pisteaux et les étoffes. Ici, le marchand serait déçu si vous ne marchandiez pas. La « Medina » dégouline de boutiques (un peu trop touristiques à mon gré) et ma halte préférée est un petit café maure, où je me gave de thé à la menthe et de cornes de gazelle, tout au sommet, entre les montagnes d'olives multicolores et le pandémonium hirsute de la halle aux poissons. Presque chaque soir, je passe des heures agréables à bord du Tonnant, où de nouveaux tapis, de nouveaux pisteaux, où une nouvelle lampe à pression témoignent des expéditions de la journée.

Samedi, journée bien remplie : Conférence avec projection de diapositives par les Guillain (France s'adresse, bien sûr, au public avec son bébé dans les bras !) et, le soir, j'ai un gala ! J'inaugure ma formule de travail : Je dîne avec tout le monde (nous sommes quelque 85 à table), et puis, vers onze heures, je monte sur une petite scène, je chante une douzaine de chansons. Pour ce premier soir, j'ai le trac, mais tout se passe très bien. Les Guillain se joignent même à moi pour interpréter un chant traditionnel tahitien où il est question de pirogueres qui s'en vont, mais qui ne reviendront peut-être pas...

C'est au sommet de la « Medina" que j'ai acheté un énorme panier d'osier plein de fruits et de légumes. Je les ai rangés dans les cales du bateau, et j'ai attendu que les formalités me permettent de partir. Pour tuer le temps, j'ai visité le « Kobenhavn », un trois-mâts danois, vaisseau-école, et j'ai alors ressenti un grand plaisir à être sur un bateau équipé de manière moderne, avec les bons winches pour tirer sur les écoutes. Chez eux, tout se fait à l'huile de coude. Le voilier est impeccable et, aujourd'hui dimanche, les gens qui veulent le visiter bénéficient gratuitement des explications de un des quatre-vingts cadets. Ce qui m'a le plus impressionné, c'est la pièce où ils dorment : Quatre murs nus, des portes de placard comme dans les vestiaires d'usine.

Le soir, chacun en sort son hamac et accroche au plafond. J'imagine ces bonshommes ballottés tous ensemble dans leurs sacs à patates !

Devant un public restreint — sa famille — Jacques Brel exécute un numéro comique sur la pénurie du pétrole.

Un Luna-Park en plein océan

J'ai un mal fou à quitter la Méditerranée. Quinze heures après mon départ, je suis encore en vue du phare qui est à dix milles de Tanger. D'abord le vent contraire freine la marche de mon bateau puis il tombe. Que faire sinon dormir ? Une lampe à pétrole dans les haubans doit suffire à signaler ma présence aux bateaux. Le vent revient, repart, consent enfin à m'emmener vers le Sud. Un grand moment : A moi le sextant, je vais perdre la côte de vue, et la retrouver dans 48 heures. Brrr ! D'abord l'heure exacte... Elle m'est nécessaire car une erreur de minute représente une erreur de 30 kilomètres. Les tops horaires de France Inter sont excellents. Cherchons donc France Inter. J'ai bricolé une antenne pour la radio, et ce n'est pas fameux. « Ahora escutchamos », c'est pas ça- « Gavorilité il voui pa russki » c'est pas ça non plus. « Arrouah mena » c'est pas ça non plus. Enfin de la musique française, voilà. Voilà qu'arrive l'heure du top... Ça approche, ça approche... c'est passé ! Pas de top ! De quoi, de quoi ? en raison de l'arrêt de travail de certaines catégories de personnel... Bien vite je comprendrai que si je compte sur les tops de France-Inter pour faire le point, je me retrouverai vite dans le Massif Central ou à Saint-Pierre-de-Rome. Conclusion : Depuis, je prends mes tops horaires sur la B.B.C.

Ensuite, sur le pont, il faut utiliser le sextant : On amène le soleil au bord de l'horizon, on lui gratte le ventre sur les vagues un instant, on note l'heure, quatre additions et ça y est ! Il faut démystifier le point astronomique. Si on vous l'a bien expliqué, avec les tables modernes, il vous faut trois minutes pour tracer une droite où vous vous trouvez. Et dix minutes, avec trois étoiles pour déterminer votre position précise. A titre d'exercice, je ferai ce calcul au moins cent fois entre Tanger et Casablanca.

Une nuit, grosse peur : Une espèce de Luna-park apparaît devant moi, multicolore et illuminé. C'est énorme, je ne sais pas ce que c'est, aucun livre n'en parle. Sans doute une plate-forme de forage pétrolier en remorque. Ça corne dans les bancs de brume, on dirait la foire du Trône en plein Atlantique.

Deux nuits, l'avance à la vitesse d'un escargot fatigué. Une journée de calme plat, où j'écosse des petits pois en écoutant John Lennon. Et soudain, je découvre que j'ai pris le rythme : Cuisine, rangements, lecture, navigation, tout est bien. Il faut dire qu'il suffit que le vent me mène dans la bonne direction pour que tout me semble rose. Une nuit, mes calculs me conduisent droit sur Casa... et je ne vois rien. Rien. Rien... Rien ? J'arrive près de terre, pas de phare ! Et soudain l'explication : Un brouillard à couper à la tronçonneuse. Une corne de brume hurle, mais je préfère attendre le jour. Ce contretemps m'angoisse un peu. Le vent qui me poussait doucement est fort et glacé lorsque je dois le remonter. Le ciel s'est couvert d'un manteau de charbon et je me demande si je verrai quelque chose au jour. Le moral à zéro, je me roule en boule sur ma couchette et dors une heure. Au réveil tout va mieux, le jour pointe faiblement à travers le brouillard, et bientôt j'aperçois une bouée, celle de l'entrée de Casablanca. Bravo au navigateur, le point était juste à une mille près ! Et les roses achetées au marché de Tanger tiennent encore quand je rentre dans le port. Je jette l'ancre dans le fond du bassin, qui m'apparaît désespérément sale et pouilleux, et je m'effondre sur la couchette, et dors toute la journée.

Rencontre avec Michel Fugain

Casablanca, Agadir, Marrakech : J'ai passé trois semaine de rêve. Ça m'a accueilli avec une gentillesse inimaginable ! La radio marocaine a choisi « L'Oiseau de passage » comme disque d'or de la semaine. J'ai chanté deux fois à Casablanca, une fois à Agadir, une fois à Marrakech (dans ces deux dernières villes au « Club Méditerranée » qui a la gentillesse de m'accueillir comme invité dans tous les villages : C'est merveilleux d'y retrouver en quelques instants une quantité d'amis, c'est un peu comme une grande famille qui m'attendait partout). A Agadir, une bonne surprise : Je rencontre Michel Fugain et tout le « Big Bazar » en vacances à la Kasbah. Ce sont peut-être les seuls du métier que j'ai un plaisir réel à rencontrer, et l'un d'eux m'a fait la même remarque... Ils ont offert au personnel de l'hôtel un méchoui et un spectacle, où ils ont improvisé un numéro, sur un « play-back » des « Pointer Sisters », qui n'a rien à envier aux autres numéros du Big Bazar. Une soirée formidable !

Si je n'ai pas tout vu du Maroc, j'ai vu beaucoup de choses, même la « Sphinx » : une des dernières « maisons » du monde, moins brillante qu'autrefois, mais pleine de souvenirs (Jacques Brel en avait inauguré le jardin d'été).

Quant à Casablanca... ! Dès le réveil, le port m'apparaissait sympathique : Constructions branlantes et eaux mazoutueuses, mais population adorable. Surtout Alex et Jacotte, ils ont fait de mon séjour un vrai paradis : Chaque jour, invitations chez plein de gens intéressants, balade à Rabat, coup de main pour les petits travaux et les milliers de courses à faire dans cette grande ville. Les amis pêcheurs d'Alex m'ont offert tous les leurres nécessaires pour pêcher à la traîne. Ils m'ont aidé à venir à bout d'une fuite d'huile moteur, et gardé mon bateau pendant que je visitais l'intérieur du pays (Marrakech, Ouarzazate, Tazenakht). C'est là que j'ai acheté, directement dans les villes de production, des tapis pour décorer l'intérieur de mon bateau.

Le lundi après-midi, saluant les membres du yacht-club, j'appareille. Direction, Casablanca, une première vraie étape, au moins deux nuits de mer avec le spectre de la côte marocaine, houleuse et sans abri, à éviter au maximum.

Le hérisson 10
DU 13 AU 19 FEVRIER 1975

Chaque soir, je rentre à bord, godillant sur mon petit catyak de plastique et je revois les rencontres de la journée. Je crois que si c'est partout comme à Casablanca, je serai chez moi dans le monde entier.

Les adieux ont été émouvants, et je laisse un peu de mon cœur au Maroc. Mais je suis un oiseau de passage, n'est-ce pas ? Le 14 décembre, à midi, je prends la mer pour Dakar. A la sortie du port je croise un beau voilier : C'est « Kriter » de la course autour du monde. Bon présage ! Deux jours encore, le vent joue à cache-cache, puis il s'installe pour de bon : C'est l'alizé !

Visite inopinée des dauphins

L'alizé est responsable de l'existence de l'autoroute de la voile. C'est un vent puissant, régulier en force et en direction, qui ceinture à peu près toute la terre dans des climats agréables, et quantité de voiliers choisissent de se laisser pousser vers l'ouest, par lui, tout autour du monde. Ma route sait cet itinéraire sur quelques centaines de milles seulement, jusqu'au sud des Canaries.

Trois jours de paradis, le bateau roule un peu, mais avance vite, dans un calme parfait, sans que j'ale besoin de toucher al peu que ce soit à la barre. J'ai bien eu quelques problèmes pour régler le pilotage automatique, mais maintenant, tout va bien. Ma tenue : Un tee-shirt, une paire de chaussures de tennis, un chapeau, des lunettes de soleil et c'est tout ! Le bateau a ses « oreilles d'éléphant » : Grand génois et trinquette génoïse débordant de part et d'autre sur des tangons. La nuit, ça force un peu, avec des éclairs, mais c'est autant de temps gagné. Les cargos sont de plus en plus nombreux à mesure que j'approche des Canaries. J'ai également la visite inopinée des dauphins : Jusqu'à cinquante d'un seul coup ! Un malheureux poisson volant se fourvoie une nuit à mes pieds dans le cockpit, mais je n'ai pas le cœur à le manger, et il rejoint son élément. Dans la journée, un peu de travaux d'entretien, cuisine, toujours, et je prends des notes (250 pages à ce jour !). Je fais même de la couture, sur la machine à main que j'ai échangée à Casa contre mon ancienne machine électrique. Quelle merveille, ce vent, quel talent ! Mais voilà qu'au moment où j'aperçois le phare de Las Palmas (Grande-Canarie), il me laisse tomber ! J'assiste une journée entière de continuer, et puis, zut, j'attendrai qu'il revienne à Las Palmas, port où je ne voulais pas m'arrêter.

Ça semble tout simple de dire « lorsque j'aperçois le phare de Las Palmas ». Mais c'est quelque chose que on a vu de l'eau pendant six jours et qu'on ne sait où l'on est que par des petits calculs et des petits tracés sur une feuille de papier, de voir ce qu'on attend là où on l'attend. Les instants qui précèdent, grand suspense. On en arrive à douter de tout, des calculs, du sextant, des tables, de l'univers, même (on pourrait tout aussi bien être n'importe où ailleurs que là où l'on pense être) et puis tout d'un coup, une lumière, un éclat, un autre, ça y est : Le monde entier a repris sa place.

Las Palmas a une réputation exécrable. C'est un des ports les plus sales du monde (pourtant, j'y prendrai un bain forcé, le youyou s'étant renversé pendant une manœuvre d'ancre) et la ville n'est qu'un immense piège à gogos, où des milliers de boutiques vendent transistors, appareils photos et montres à des prix plus bas que tout... mais sans service après-vente.

Dans le port se rassemblent tous les voiliers qui vont traverser l'Atlantique, se préparant pour le grand saut. Ils remplissent leurs soutes (achetant en particulier chacun un régime de bananes qui mûriront d'un seul coup quelques jours plus tard) et la ligne de flottaison de leur bateau se couvre d'une couche de mazout qui tiendra jusqu'à leur arrivée en Martinique. Mais, grande nouvelle pour les futurs « tourdemondistes », il vient de se créer une adorable marina (port avec des pontons flottants) un peu agitée mais confortable et propre au sud de l'île, à Puerto Rico. C'est là que je décide d'aller passer Noël. Je salue en partant les quelques bateaux sur lesquels je me suis fait des amis à Las Palmas : « Kriter » qui m'a rejoint ; un bateau anglais, sur lequel toute une famille (moins la mère) émigre en Nouvelle-Zélande.

Toute la nuit, je contourne Las Palmas et les changements de voiles sont perpétuels. Au matin, je découvre le port en question-y rentre et tandis que la jetée l'ancre- je suis accueilli par un salut provenant d'un superbe bateau voisin. Son capitaine ? Jacques Brel !

Foie gras et vins de France

Je pensais bien que je finirais par rencontrer Brel sur les océans, mais je ne pensais pas que cela viendrait si vite ! Quel beau cadeau pour ce Noël 74 ! Jacques Brel a abandonné la scène il y a 6 ou 7 ans, au sommet de la gloire. Il a fait du cinéma, pilote beaucoup d'avions (il a même le droit de piloter un Jet) et puis il a décidé de réaliser son rêve: partir à l'aventure en voilier. Une traversée de l'Atlantique sur un bateau de location, l'an dernier, et il a acheté cette année un extraordinaire bateau d'acier de 19 m. et 43 tonnes, de construction hollandaise. Quand je pense que mon bateau me semble parfois trop grand ! Son équipages (deux femmes, dont sa fille 20 ans) et lui-même le mènent sans aucune aide technique (le progrès leur créerait plutôt des problèmes, quand on voit la complexité de la salle des machines : Moteur, groupes électrogènes, barre assistée. Il y a des vannes dont il ne sait même pas à quoi elles servent). Le bateau s'appelle « Askoy », du nom d'une île du nord de l'Europe. Pour pouvoir descendre l'Escaut et conduire le bateau d'Anvers en Atlantique, Jacques Brel a dû, selon la législation belge, passer un examen de « caboteur ». Pour cela, il a vécu six mois dans les brumes (qu'il n'apprécie pas tellement) de ce plat pays qu'il a si bien chanté. Et puis l'Angleterre, la Manche, les îles Scilly ; le golfe de Gascogne, les Açores, Madère. Il y a maintenant plusieurs mois qu'il est aux Canaries. Il prévoit son départ pour les derniers jours de l'année.

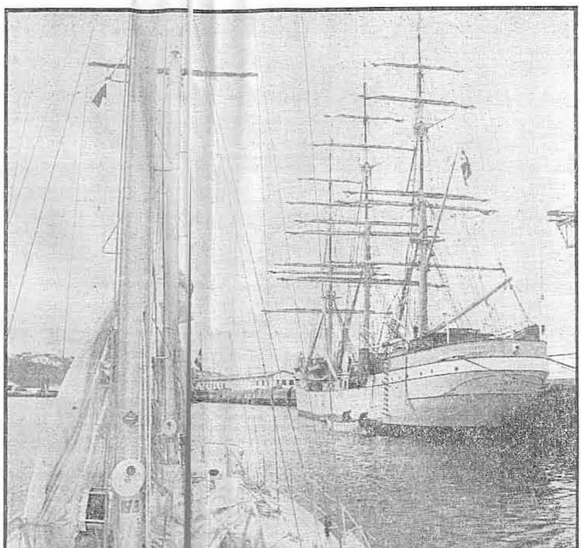
J'ai à peine fini de m'amarrer et de ranger un peu le pont que Brel vient m'inviter pour le réveillon. Plein de festivités se préparent sur les quelque trente bateaux qui vont appareiller d'un jour à l'autre. Le soir vient vite, pas moyen d'acheter des cadeaux dans ce Puerto Rico complètement artificiel où il n'existe aucun magasin. Des bateaux ont envoyé le grand pavois, un autre a cloué un vrai sapin de France sur son pont ! Le dîner, très familial (nous sommes quatre) se déroule comme un enchantement : Foie gras et vins de France dans la chaleur des boiseries du bateau de Brel. Il fait un grand numéro, rit, joue et n'oublie pas, bien entendu, de dîner les Belges (c'est lui qui a dit « Si vous voyez un Belge intelligent, c'est un Suisse »). Le vent a soufflé fort toute la journée, puis a fait la trêve de Noël, et c'est sous un ciel paisible que nous sortons sur le pont, saluer les bateaux voisins, lorsque vient minuit. Un petit pot sur tous les bateaux en fête, et je vais me coucher, comblé par ce Noël inattendu.

Mais tous les rêves s'envolent. Celui-ci était si beau qu'il faut qu'il finisse vite. Le lendemain, je déjeune avec Jacques Brel, à terre. Il fait un grand numéro comique, me confie un tas de choses que je ne vous raconterai pas, car Jacques Brel ne reçoit pas les journalistes, aime qu'on le laisse tranquille, et je m'en voudrais de dévoiler ses secrets.

Le vent a repris, et il est temps d'en profiter. J'essaye de partir discrètement ; mais tous les Francais des bateaux montent sur leurs ponts, saluent. Jacques Brel me crie : « Dis bonjour à Shalla ! », un bateau fait marcher sa sirène, et, heurtant un instant un banc de sable, vite secoué par un fort vent d'Est, je quitte le port et oblique vers le Sud, quittant « L'autoroute de la plaisance ».

Vous tous, que j'ai eu la joie de rencontrer, et surtout, toi, Jacques, vous tous qui partez vers l'Ouest, puissiez-vous avoir bon vent et bonne mer, et puissions-nous nous croiser un jour, dans les parages de l'océan Pacifique aux îles dorées, de l'autre côté de cette boule que nous avons choisi de sillonner.

Un magnifique trois-mâts danois, le " Kobenhavn ", aménagé en vaisseau-école, a choisi de faire une escale à Tanger. Pour le plus grand plaisir d'Antoine, qui ne manquera pas de le visiter " de la cale à la hune ".



SUITE DU JOURNAL D'ANTOINE AU GRÉ DES VENTS...
(Date indéterminée)